

Christian Prigent

*Poésie, récapitulons*

*Essai*



P.O.L.

## « POÉSIE » (RÉCAPITULONS)

### 1

Si j'écris des poèmes, c'est pour savoir ce qu'est la poésie. Ce mot ne désigne pas pour moi une appartenance générique – qu'identifieraient des indices formels. Il s'agit plutôt d'une posture de radicalisation des questions suivantes : quelle incongruité spécifique naît, dans l'ensemble du vivant, du fait qu'il y a du vivant *parlant* ? quelles sont, pour le parlant, les conséquences de cette incongruité sur son rapport aux choses et aux êtres ?

Ces questions sont celles de la littérature. Sauf que la littérature fabrique à l'infini des questions annexes (des sujets, des thèmes, des intrigues – qui font des livres). Sans ces questions, elle ne se serait pas. Elles sont pourtant autant de façons d'é luder la question de fond dont la littérature est l'inéluctable produit : la question même de son origine. Ce que j'appelle « poésie », c'est cette part de la littérature qui tend à éluder le moins possible la question que je dis – quitte à se brûler du coup au feu d'un souci peut-être oiseusement ontologique et exagérément puritain dans ses formes.

### 2

Pour qui écrit, l'enjeu est de cerner quelque chose de juste du rapport du sujet qu'il est à sa propre expérience du monde. Mais le monde n'est pas une sorte d'en deçà ou d'au delà de la langue : il est toujours déjà fait de langue, constitué comme monde par le réseau du symbolique. De même le sujet. On est dans ce cube de langue – et il est clos : sans issue vers une régression fusionnelle stupide ou les exaltations d'une sublimation aphone (même si le rêve de trouver cette issue nourrit bien des pathos poétiques).

D'où une rude bataille pour se dégager de ce qui, du corps constitué de la langue (la langue de tous – soit : la langue d'aucun) vient faire écran au corps verbal de l'expérience intime pour le déréaliser, en récuser l'inouï et l'assigner au lieu *stricto sensu* « commun ». L'énergie démesurée que mobilise un rythme poétique est exigée par cet effort d'arrachement aux assignations (aux représentations mortes parce que déjà mesurées).

### 3

La question qu'affronte la passion poétique est moins celle de l'irrémissible écart entre les choses et les mots (la croix de l'arbitraire su signe) que celle du fossé qui s'ouvre entre la coagulation de représentations que nous appelons « réalité » (le monde tel qu'à telle ou telle époque nous nous le représentons) et les façons, irréductibles à ces représentations, par lesquelles le monde objectivement affecte nos vies. Ces « façons » ne relèvent guère d'une discursivité pacifiée. Elles ne se résorbent ni dans des récits ordonnés, ni dans des constructions rationnelles, ni dans une imagerie sertie de figures repérées. C'est à peine si elles font « sens ». Elles nous viennent plutôt comme obscurité, confusion insensée, flux d'affects ingouvernables.

Ce qui fait écrire, c'est la conscience à la fois douloureuse et jouissive de cette « différence » entre la polyphonie inraisonnable de l'expérience et le monologue chromo, positif et médiatisé que j'appelais ci-dessus « réalité ». Le défi qu'une écriture poétique doit alors relever est celui-ci : comment donner forme à la pression informe de cette différence

non logique ? quelle langue adéquate former à partir de ce qui n'est que la trace d'une inadéquation irrémédiable et ne tire son élan que d'être appelé par le fait de l'inadéquation ?

On ne saurait répondre à ce défi sans que les formes qui y répondent aient une allure un étrange, puisqu'il leur faut affirmer leur familiarité (à « l'expérience ») comme une étrangeté (au lieu « commun »). Mais l'étrangeté n'est pas cultivée – ni rien recherché qui relèverait d'un hermétisme ésotérique. Pas de secret dans le poème (de sens caché quelque part) : c'est le poème tout entier qui forme l'idée qu'il y a du secret (qui pointe le *fait* de l'innommable). Ce qui est recherché et cultivé, c'est tout ce qui peut approcher d'une mise en scène juste de la « différence » dont je parlais : de cet écart tragique et comique à la fois, saturé de voix inoriginées et de sensations chaotiques, qui fait consister du vivant dans la langue contractuellement morte.

#### 4

L'impulsion à faire poésie surgit précisément là où les significations défont et où l'organisation symbolique elle-même rencontre ce qui lui reste radicalement irréductible. Cette impulsion relève le défi d'avoir à enregistrer les traces de la différence évoquée ci-dessus. Sans l'intuition qu'existent ces traces, il n'y aurait rien, de l'impulsion que je dis. Pourtant, ce n'est jamais rien d'autre que pure *suggestion* : innommable suggestion. Jamais, en tout cas, il ne s'agit de quelque chose comme d'un « monde » posé *a priori* et simplement « représentable » par le vecteur maîtrisé d'une langue composée en style.

Pour autant cela ne veut pas dire que cette matière (cette différence) serait une sorte de donné sauvage (un en-soi extrinsèque au fait du réseau symbolique). L'idée même qu'il y a de l'innommable ne se pense que dans la logique de la nomination et l'intuition de l'irreprésentable est un effet du pouvoir de représenter. Nommant, on ne nomme pas seulement le nommable. On ne nomme pas non plus, d'évidence, l'innommable. Mais on ouvre au fond du nommé le vide de l'innommable et on nomme cette *ouverture*. Cette idée et cette intuition sont au principe de l'élocution poétique.

#### 5

Les parlants sont posés à distance du monde et il n'y a pas pour eux d'autre rapport au monde que médiatisé. Les conditions de cette médiatisation sont d'une part le fait de la parole, d'autre part la saisie optique des choses (qui est aussi bien mise à distance des choses). Il n'y a pas de regard pur, miraculeusement lavé de ce qui fait des hommes des hommes : qu'ils parlent. Pour la créature parlante, le regard est toujours « le regard tel qu'on le parle », pour citer Francis Ponge. Ce qui veut dire qu'on voit du monde (*primo*) seulement ce que la langue nous découpe du monde ; (*deuzio*) le fait que cette découpe suppose un reste (non vu) ; (*tertio*) le fait que ce reste reste à jamais un reste : irreprésentable /innommable ; (*quarto*) le fait que sans ce reste non vu (qui fait différence) rien ne serait visible (qu'il n'y aurait que la brume de l'im-médiat – de l'indifférencié).

Le découpé du monde, dit « monde », le représenter est facile. Mais quel intérêt, cette duplication ? On laissera ça aux proses industrielles et aux fabricants de chromos. Mais le *reste* ? Là commence l'horrible travail. Car le reste, comment le faire accéder à la configuration symbolique sans l'annuler comme reste (comme non symbolisable) ? Réponse : on n'en sait rien. Ce pourquoi rien d'autre n'a littérairement d'intérêt. La question « poésie » s'ouvre exactement là où bée ce rien.